

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **34 (1940)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Behörden und weist wohl auf eine Laienbruderschaft in dem früher erklärten Sinne zurück (Nr. 1).

3. Der Stiftungszweck und die 1573 bei Stiftung des Jahrzeitens gesetzte Klausel — allfällig sei der Betrag den Armen auszuteilen — lassen am Vermögen und dessen Verwendung sicher einen gemischten Charakter wahrnehmen: *Der Zweck bleibt Übung des christlichen Gemeinsinns durch Werke der Barmherzigkeit und der Unterstützung des Hauses Gottes.*

Dr. L. Meyer.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Etudes et documents inédits sur la Réformation en Suisse romande.
Lausanne, imprimerie La Concorde, 1936.

Sous ce titre, on a réuni divers articles parus dans la *Revue de théologie et de philosophie*.

M. Charles Gilliard s'est attaché à retracer l'histoire des débuts de la réforme protestante dans le Pays de Vaud, en général, et dans la ville de Lausanne, en particulier. Tout n'est pas neuf dans cet exposé qui se présente trop modestement comme un complément de l'histoire d'Henri Vuilleumier; mais l'éminent historien vaudois utilise une série de documents tirés des Archives de Turin, lettres du duc de Savoie et rapports de ses agents, qui révèlent l'attitude du prince et de son entourage, comme aussi celle de l'évêque de Lausanne, en présence de la pénétration des idées nouvelles dans le Pays de Vaud.

Il ressort, en particulier, de l'étude de M. Gilliard que Berne, après l'adoption de la réforme en 1528, entreprit systématiquement la conquête spirituelle de toute la Suisse romande. Cet apostolat était inspiré sans doute par le zèle religieux; il s'y mêlait aussi pas mal d'ambition politique. Les agents les plus avisés du duc de Savoie considéraient la conquête religieuse comme le prélude de la conquête politique.

Leurs Excellences de Berne se faisaient d'ailleurs des illusions sur le prétendu désir qu'auraient eu les Vaudois « d'ouïr la Parole de Dieu ». Dans sa grande majorité, la population ne nourrissait aucune sympathie pour la réforme. Certains individus critiquaient, non sans raison, la conduite d'une partie du clergé, sans songer à abandonner la foi traditionnelle; d'autres, « pour avoir liberté », c'est-à-dire pour se débarrasser de la domination temporelle de l'évêque ou du duc de Savoie, regardaient du côté de Berne.

Souverains et sujets avaient peur d'une intervention bernoise. Tous s'efforçaient de ne pas irriter l'Ours dont ils craignaient la griffe. Mais l'influence bernoise ne se fit sentir d'une manière durable qu'à Lausanne

et à Payerne, ces deux villes étant combourgeoises de Leurs Excellences. En 1530-1531, la réformation suscita une certaine curiosité dans le Pays de Vaud et elle y rencontra quelques sympathies ; encore ne faut-il pas prendre à la lettre les rapports pessimistes de certains agents savoyards qui exagéraient manifestement le danger. Mais, jusqu'en 1536, les idées nouvelles trouvèrent peu d'écho dans le peuple vaudois.

C'est la conclusion à laquelle arrive M. Gilliard après l'examen consciencieux des documents tirés des Archives de Turin. Son étude, strictement historique, donne plus de satisfaction intellectuelle et fait preuve de plus d'impartialité que celle de Vuilleumier qui a trop tendance à mêler à l'histoire ses conceptions religieuses et théologiques.

M. Arthur Piaget publie deux « Mémoires » sur la réformation à Orbe. Une brève introduction résume la situation créée dans le bailliage commun par la coexistence des deux cultes. L'histoire des luttes religieuses à Orbe a été retracée dans les Mémoires du Grand Banderet auxquels les deux documents découverts par le savant archiviste de Neuchâtel ajoutent quelques renseignements de détail fort intéressants.

Les « Articles du synode de Neuchâtel », édités par M. Henri Meylan, se rapportent à la vie des communautés réformées d'Orbe, de Payerne et Corcelles, de Grandson, de Neuchâtel et de Moutier-Grandval. Ils furent rédigés par les prédicants réunis à Neuchâtel au mois de mai 1534. Les plaintes formulées par les pasteurs laissent entendre que les débuts de « l'évangélisation » ne furent point faciles. Un peu partout, les magistrats, même un Jost de Diesbach, bailli d'Echallens, authentique Bernois, ne manifestèrent aucune bonne volonté à l'égard de la foi nouvelle et de ses propagateurs. En conséquence, les prédicants se voyaient contraints de solliciter l'intervention de Leurs Excellences de Berne.

Les Lettres publiées par Gabrielle Berthoud furent écrites à Genève — une peut-être à Lausanne — le 31 juillet 1538 par des réformés français de la région de Bordeaux, réfugiés en Suisse. Le porteur des missives fut arrêté à Lyon ; on ignore tout de son sort. Ces lettres n'ont guère d'intérêt pour l'histoire de la réformation dans notre pays ; elles sont surtout révélatrices de l'état d'esprit des réfugiés.

Le recueil se termine par la publication d'une conférence faite aux Amis de la pensée protestante, à Lausanne, le 5 février 1535. Elle est intitulée : « La part de l'Eglise réformée dans la formation du Pays de Vaud ».

Ce titre ne me paraît pas convenir très heureusement au contenu du travail de M. Frank Olivier. L'auteur veut soutenir que l'unité politique du Pays de Vaud s'est faite en fonction de son développement religieux et que le pouvoir civil n'a pas eu d'auxiliaire plus efficace que l'Eglise réformée. C'était bien, en effet, pour assurer leur conquête que les Bernois avaient imposé leur religion au territoire conquis. Ils ne tolérèrent jamais que les pasteurs agissent à l'encontre des ordonnances souveraines. L'Eglise vaudoise fut complètement soumise à Leurs Excellences qui réprimèrent durement toute velléité d'émancipation, même théologique. Dans ce sens, on peut dire que l'Eglise réformée travailla à l'unification du Pays de Vaud. Mais qu'était cette unification ?

M. Frank Olivier s'est surtout attaché à démontrer, par quelques faits, la sincérité de l'attachement des Vaudois à la nouvelle foi. Il oppose cette conviction profonde à la croyance superficielle du peuple naguère catholique dont la foi « consistait simplement à dire oui et *amen* à tout ce que lui prescrivait l'Eglise ».

Il y a là une vue un peu simpliste des choses. Les réformés, sujets de Berne, n'étaient pas plus libres dans le choix de leurs croyances que les catholiques soumis au Pape ; la liberté était dans les proclamations mais fort peu dans les actes. Pour appliquer leurs ordonnances, Leurs Excellences employaient d'autres armes que la persuasion. Il n'est pas juste non plus de prétendre qu'avant la réforme tout était « désordre, incurie, abandon progressif », que les catholiques étaient tous « tièdes et insignifiants ». Il est faux d'affirmer qu'après trente ans de domination bernoise le Pays de Vaud fut entièrement converti à la foi nouvelle et moralement changé. Les résistances profondes furent nombreuses ; elles n'osèrent guère se manifester à l'extérieur, il est vrai, et ce fut grand dommage. Mais les innombrables ordonnances bernoises ont plus fait que le désir « d'ouïr la Parole de Dieu » pour imposer par la force la foi nouvelle à des populations qui ne se montrèrent jamais enthousiastes de l'ordre nouveau.

Il y a beaucoup d'affirmations qui mériteraient d'être relevées et corrigées dans la conférence de M. Frank Olivier. Il est regrettable que cette étude, qui renferme beaucoup d'inexactitudes historiques et trop de jugements sommaires, ait été jointe à des publications d'une réelle valeur scientifique et d'une réjouissante impartialité.

Romain Pittet.

Johannes Mabillon und die Schweizer Benediktiner. Ein Beitrag zur Geschichte der historischen Quellenforschung im 17. und 18. Jahrhundert. Von Dr. P. Gall Heer O. S. B., Engelberg. xv-469 SS. Verlag Leobuchhandlung St. Gallen.

Es berührt fast etwas eigenartig, daß unsere schweizerischen Benediktinerklöster, außer Muri, noch keine vollständige und befriedigende Stiftsgeschichte besitzen. Wir haben freilich zahlreiche Teilarbeiten, und besonders viel Material steckt in den Profeßbüchern von P. Rudolf Henggeler, die aber diese Lücke doch nicht zu füllen vermögen.

Es ist P. Gall Heer hoch anzurechnen, daß er in diesem umfangreichen Werke nicht nur die Beziehungen zwischen Mabillon und den schweizerischen Benediktinerklöstern darlegte, sondern weit darüber hinaus eine eigentliche Geschichte der benediktinischen Studien in den Schweizer Klöstern schrieb und durch die Verarbeitung und die Zusammenstellung aller Arbeiten, die in zwei Jahrhunderten über einheimische Ordensgeschichte geschaffen wurden, eine Aneiferung gegeben hat, nicht hinter den Vorfahren zurückzustehen.

Da außer der Monographie von Suitbert Bäumer (1892) noch keine deutsche Lebensbeschreibung Mabillons besteht, ist es dankenswert, daß Heer in einem Einleitungskapitel mit der Geschichte der französischen

Kongregation von St. Maurus und mit Mabillon, dem « Fürsten der Mauriner », bekannt macht, der durch seine quellenkundlichen Forschungen, namentlich sein Werk « De Re Diplomatica » der Vater der Urkundenforschung geworden ist.

Der I. Abschnitt (S. 27-97) behandelt klösterliches Leben und gelehrtes Streben bei den Schweizer Benediktinern des 17. Jahrhunderts. Nach einem Abriß über die Gründungsgeschichte (1602) und Entwicklung der schweizerischen Benediktiner-Kongregation folgt die Vorgeschichte der neun Abteien. Manche, namentlich größere Abteien zeigten seit 1600 ein schönes wissenschaftliches Streben, wenn auch keine großen und überragenden Gelehrten genannt werden können. Von Abt Pius Reber in St. Gallen (1630-54) ist der Ausspruch überliefert: « Ich will im Kloster lieber den Teufel in Menschengestalt als einen Mönch ohne Bildung ». Um tüchtige Hebräisten zu erziehen, ließ er in Arbon sogar zwei Patres durch Juden unterrichten. Er ist auch der Gründer der Stiftsdruckerei. Eine gemeinsame Kongregationsschule bestand nicht, jedes Kloster hatte seine Hausschule. Die eigentliche wissenschaftliche Bildung holten die Mönche meistens bei den Jesuiten. Von Klosterhistorikern sind für diese Zeit zu nennen: in St. Gallen Jodokus Metzler, in Einsiedeln Christoph Hartmann, der Verfasser der « Annales Heremi »; für Pfäfers hatte Konrad Stöcklin aus Muri die « Antiquitates Fabarienses » verfaßt, und Karl Widmer wurde « berühmt » durch seine Urkundenfälschungen. Für Disentis gilt die ganze Zeit hindurch: « Inter arma silent musae ». Muri stand inbezug auf die historische Wissenschaft an der Spitze mit Abt Dominik Tschudi, der die « Origo et Genealogia . . . comitum de Habsburg » schrieb. Trotz dieser wenigen Namen stellt Heer mit Recht fest: es herrschte ein tätiges, reges geistiges Leben, das infolge verschiedener Verumständungen sich aber nur wenig wissenschaftlich, vor allem historisch schriftstellerisch auszuwirken vermag. St. Gallen zählte 1654 unter 47 Patres 6 Doctores iuris canonici! Für den guten Stand der Ordensdisziplin spricht, daß in jener Zeit die größern Klöster wie St. Gallen, Einsiedeln und Muri an schweizerische und deutsche Klöster Mönche abgeben konnten. Einzelne Abteien hatten ein schweres Schicksal; so starb in Engelberg der Konvent 1548 und 1574 bis auf einen Pater aus.

Das war die Situation, als Mabillon 1683 seine Reise durch die Schweizer Klöster unternahm und in ihnen außerordentlich viel Wertvolles für seine Werke gewann (S. 98-296). Er hat einige Jahre später diese Reise in seinem Iter Germanicum anschaulich beschrieben. (Deutsch herausgegeben im Taschenbuch der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau 1900.) In Muri, wo der spätere große Abt Plazidus Zurlauben sein Führer war, interessierten ihn besonders die heute noch umstrittenen Acta Murensia. Weniger groß war die Ausbeute in Einsiedeln, wo der große Theologe Augustin Reding den Abtstab innehatte; in Fischingen fand er « einen überaus frommen Abt (Joachim Sailer) und eifrige Mönche, aber fast keine handschriftlichen Quellen ». Um so reicher entschädigte ihn St. Gallen. Mabillon verdanken wir die erste Veröffentlichung des sog. Idealplanes des Klosters St. Gallen. In den « Vetera Analecta » und

den « Annales » ist denn auch keine Handschriftensammlung mit so reichen und bedeutenden Quellen vertreten wie jene St. Gallens (S. 105). Er machte auch die Bekanntschaft mit Cölestin Sfondrati, dem spätern Abt und Kardinal, mit dem er bis zu dessen Tode einen freundschaftlichen Briefwechsel unterhielt. In den Unterkapiteln werden zuerst die Vermittler von Mabillons Briefwechsel mit der Schweiz genannt: es sind Abt Augustin Reuti von Beinwil, besonders aber P. Georg Geisser, der Prior des Schwarzwald-Klosters St. Georg bei Villingen, der ihm direkt und indirekt gewaltiges Material vermittelte. Dann werden die Beziehungen zu den schweizerischen Klöstern erörtert; sehr ausführlich seine Funde in den neun Klöstern zur Kirchen-, Welt- und Ordensgeschichte.

Und die Wirkung (S. 297-404)? Die blieb leider fast ganz aus. Wohl standen Mabillon und die Mauriner noch lange in Briefwechsel mit den Schweizern und erhielten von diesen Auszüge und Abschriften von Manuskripten. Auch der Wunsch des Mabillon-Freundes Prior Geisser, das Beispiel der spanischen und französischen Benediktiner nachzuahmen und eigene Ordenshistoriker zu bestimmen, erfüllte sich nicht. « Keine Abtei kann sich über eine große Zahl umfassender geschichtlicher Arbeiten ausweisen, wie sie uns in Paris, in St. Blasien oder Regensburg begegnen ». « Für mehr als einen Forscher oder dessen auftraggebenden Abt war eher der barocke Zug nach repräsentativer Herausstellung des Klosters und seiner Vergangenheit maßgebend und der Drang, hinter andern nicht zurückzustehen, nicht selten auch das Bedürfnis, gegenüber Angriffen von geistlicher und weltlicher Seite die erworbene Rechtsstellung möglichst eindrucksvoll zu dokumentieren » (404). Wohl waren fast in jedem Kloster ein oder zwei Annalisten und Chronisten an der Arbeit, die im Sinne Mabillons arbeiteten, so in St. Gallen vor allem P. Pius Kolb. Dieser war der geistige Vater und Lehrer der beiden St. Galler Historiker P. Nepomuk Hauntinger und Ildefons von Arx, die bewußt oder unbewußt vor allem in ihren theoretischen und praktischen Interessen an der Diplomatie in der Gefolgschaft Mabillons stehen. Auch in Einsiedeln kam es nicht zu großen Arbeiten, wenn auch die reichen Schätze von Bibliothek und Archiv eine sorgfältige Pflege erfahren. Einsiedeln erlebte damals die Hochblüte des Barock. Muri zeitigte einige historische Arbeiten wie « Murus et Antemurale », und eine Generation später unternahm P. Fridolin Kopp die Ehrenrettung der Acta Murensia gegen die Angriffe des St. Blasianers Marquard Herrgott in seinen « Vindiciae » (1750). P. Leodegar Mayer verfaßte ungefähr gleichzeitig die Fortsetzung der Annales von 1693-1750, noch 150 Jahre später eine Hauptquelle für Kiems Stiftsgeschichte über jene Zeit. Erwähnt sei, daß Muris Bibliothek damals nicht weniger als 15 000 Bände aufwies. In Engelberg trug P. Ildefons Straumeyer, der Mabillon als seinen Führer bezeichnete, seine umfangreichen und bedeutenden Annalen zusammen, in Mariastein schuf P. Vinzenz Acklin eine 17 bändige Klosterchronik, eine zuverlässige Quelle für eine künftige Klostergeschichte. Die höchste Stufe historischer Wissenschaft aber erstieg das Kloster Rheinau — 1714 verlangte Abt Gerold Zurlauben von den Fratres, daß sie in der Regel während der Rekreation nur griechisch sprächen! —

durch P. Moritz Hohenbaum Van der Meer (1718-91), den man ehrend den schweizerischen Mabillon genannt hat. Er brachte es auf 100 geschichtliche Arbeiten und 38 Bände Miscellanea und unterhielt dazu einen ausgedehnten wissenschaftlichen Briefwechsel, besonders mit Abt Martin Gerbert von St. Blasien und General Zurlauben in Zug.

In einem Schlußkapitel (S. 405-438) geht Heer den Gründen dieses Versagens nach. Mabillon hatte der Schweiz, besonders St. Gallen, sehr vieles zu danken, und was er aus Schweizerquellen aufgenommen hat, ist vielfach heute noch brauchbar. Die Schweizer wiederum haben ihm zu danken, daß er ihre Vergangenheit in seinen Annalen zum erstenmal einer weitem Öffentlichkeit dargelegt hat und ihre Aufmerksamkeit auf ihre Bücher- und Archivschätze lenkte. Wissenschaftliche, besonders methodische Anregungen gingen von ihm aus und wirkten noch recht spät nach, ohne allerdings außer Van der Meer überragende Forscher hervorzubringen. In den meisten Klöstern herrschte jedoch eifrige Tätigkeit mit religiösen und künstlerischen Bestrebungen. Für das Fehlen bedeutender geschichtlicher Leistungen macht Heer verantwortlich die lange nachwirkenden Schäden der Reformationszeit. Die damalige Erschütterung der rechtlichen Verhältnisse bedingte auch später noch die Abwehr von kirchlichen und weltlichen Übergriffen, z. B. in St. Gallen im Toggenburger Kriege und in den Jurisdiktionskonflikten mit Konstanz. Die jesuitische Schulung der Patres wirkte sich ebenfalls nicht günstig aus, da die « Ratio studiorum » des Jesuitenordens direkt geschichtsfeindlich war. Ein großer Mangel war ferner das Fehlen einer Kongregations-Ordensschule. Im Gegensatz zu den Mauriner-Klöstern, die eine Zentralorganisation verband, war die schweizerische Kongregation nur locker aufgebaut. Vielleicht verdanken wir es diesem Umstand, daß unsere Klöster in den Revolutionswirren nicht samt und sonders untergegangen sind. Mabillon und die Mauriner waren Vertreter eines christlichen Humanismus mit vorwiegend verstandesmäßig-kritischer Einstellung, während in den schweizerischen Abteien die Freude am Sinnenfälligen, Phantasiebetonten des Barock vorherrschte. Aber « die Mönche des Barocks sind nichts weniger als Liebhaber eines gemütlichen Dolce far niente. Es wird im Gegenteil sehr viel gearbeitet in Schule, in Seelsorge und Verwaltung. Wir kennen Dichter, Komponisten, eifrige Sammler historischer Materialien, und das alles geschieht neben dem regelmäßigen, feierlichen Gottesdienst, der mit der Matutin beginnt. Doch ist es ein Arbeiten mehr nach der Breite als nach der Tiefe hin . . . » (430). Der Drang nach Größe und Repräsentation offenbart sich vor allem in den grandiosen Kirchen- und Klosterbauten. Vielfach auch wurden Mönche schon nach wenigen Jahren aus ihrem wissenschaftlichen Leben herausgerissen, weil die Obern davon unheilvolle Schäden für den monastischen Geist des einzelnen glaubten befürchten zu müssen! Diesem Nichtverständnis der Obern ist es auch zuzuschreiben, daß von den Arbeiten fast gar nichts gedruckt wurde, trotzdem eigene Druckereien vorhanden waren. « In unsern Schweizerklöstern — meinte General Zurlauben — hat die Musik zu sehr die Herrschaft inne ».

Erst das 19. Jahrhundert brachte das Geisteserbe der Mauriner im

deutschen Sprachgebiet zum Durchbruch. Aber jetzt waren es Laiengelehrte, die die *Monumenta Germaniae* herausgaben und die *Germania sacra* und *Germania Pontificia* im Sinne der Mauriner in Angriff nahmen.

Dafür aber, daß auch das 19. Jahrhundert die erhofften Stiftsgeschichten nicht brachte, macht ein anderer schweizerischer Benediktiner, vielleicht nicht ganz mit Unrecht, die Klosteräbte verantwortlich, die die ihnen anvertrauten Talente nicht anzuwenden verstehen.

P. Heers hervorragende Arbeit, herausgewachsen aus einer Freiburger Dissertation, baut auf gewaltigem Quellenstoff auf, und es ist erstaunlich, welche Unmasse von ungedrucktem Material gesichtet und durchgearbeitet werden mußte, in den heutigen und ehemaligen Klosterarchiven, aber auch in Karlsruhe und in der Pariser Nationalbibliothek. Trotz des oft etwas langatmigen Stoffes liest sich das Buch dank der gepflegten und bilderreichen Sprache recht gut. Möge es ein kräftiger Impuls sein, damit unsere blühenden Abteien endlich zu ihrer großen wissenschaftlichen Monographie kommen, zum Ruhme ihres Stiftes und ihres Ordens.

Karl Schönenberger.

Jules Joachim, directeur de la « Revue d'Alsace », **le Père Antoine Kohlmann** S. J. Paris, 1 rue Garancière. Editions « Alsatia », 1938, 182 p.

Né en Alsace en 1771, le jeune Antoine Kohlmann se vit contraint, à la Révolution, de quitter son pays. En 1792, il se rendit, pour poursuivre ses études de théologie, à Fribourg, en Suisse, où, dans le même but, son frère l'avait déjà précédé. Il y remplit, en outre, les fonctions de précepteur dans plusieurs familles patriciennes, et, comme bien d'autres réfugiés, dont plusieurs ont acquis, comme lui, une certaine notoriété, il reçut les ordres dans notre cité. L'évêque de Lausanne, Mgr de Lenzbourg, étant mort le 14 septembre 1795, c'est un autre exilé, Mgr de la Brouë de Vareille, évêque de Gap, qui lui conféra le diaconat, le 20 septembre 1795, ainsi que la prêtrise, le 26 mars de l'année suivante.

C'est à Fribourg également qu'il fit la connaissance, quelques semaines plus tard, d'un religieux français qui, avec deux confrères, se rendait à Rome : le P. Tournély, fondateur et supérieur de la *Société du Sacré-Cœur de Jésus*, congrégation qui avait comme but de préparer la restauration de la Compagnie de Jésus. Séduit par cet idéal, le jeune Kohlmann, déjà Jésuite de cœur, se joignit à eux. Mais Napoléon venait d'entrer en campagne contre les armées autrichiennes et sardes, de telle sorte que l'Italie du Nord était fermée aux Français. Obligés de modifier leurs plans, le P. Tournély et ses compagnons, désormais au nombre de trois, se décidèrent — c'était toujours en 1796 — à rejoindre, près d'Augsbourg, leur précédente résidence. Ils en furent chassés, cette fois-ci, par les armées républicaines, qui étaient entrées dans l'Allemagne du Sud. Ils trouvèrent un asile à Vienne, mais ils durent également le quitter, six mois plus tard, devant la menace de Napoléon, qui, maître de l'Italie, s'approchait de la capitale autrichienne. Un refuge leur fut alors offert à Hagenbrunn, à trois lieues de la ville. C'est

là que mourut, en 1797, le P. Tournély, là aussi que le P. Kohlmann fit sa profession dans la jeune communauté.

Or, en cette même année, avec l'appui de Pie VI, avait été fondée à Rome, par Nicolas Paccanari, la *Société de la Foi de Jésus*, congrégation qui poursuivait exactement le même but que celle du P. Tournély. Le successeur de ce dernier, reprenant le projet de 1796, voulut aller offrir ses services au Pape. Cependant, comme Pie VI venait d'être arrêté, il dut se contenter de lui écrire. Paccanari apprit ainsi l'existence de cette communauté-sœur et envisagea immédiatement la fusion des deux instituts. Les « Paccanaristes » ayant toutefois été enfermés, comme suspects, par la jeune République romaine, les pourparlers n'aboutirent qu'en 1799, après leur mise en liberté. La nouvelle congrégation prit le nom de *Pères de la Foi* et le P. Paccanari en fut nommé général. Le P. Kohlmann fut envoyé comme aumônier dans divers hôpitaux militaires de l'Italie du Nord, puis, en 1800, nommé directeur d'un séminaire que les Pères de la Foi avaient fondé à Dillingen près d'Augsbourg ; il fut appelé, deux ans plus tard, comme recteur d'un collège qu'ils voulaient ouvrir à Berlin, et envoyé enfin, avec les mêmes fonctions, l'année suivante, à Amsterdam.

Il n'était pas au bout de ses pérégrinations : le P. Paccanari, grisé par les succès de sa congrégation, au lieu de s'effacer, afin de laisser les Pères de la Foi se transformer en Jésuites, le jour où la Compagnie serait rétablie, rêvait plutôt d'englober cette dernière dans son institut. Ce fut le commencement de la dislocation des Pères de la Foi et de la déchéance de leur fondateur. Le P. Kohlmann, qui, d'Amsterdam, avait, en 1803, passé à Londres, encore comme recteur de collège, fut l'un des premiers à demander son admission chez les Jésuites. On sait que ceux-ci, grâce à Catherine II, n'avaient pas été dissous dans la partie de la Pologne qui avait été attribuée à la Russie, et que, en 1801, Pie VII avait reconnu expressément la Compagnie dans l'Empire des Tsars, quelques années avant de décréter son rétablissement. Le Général des Jésuites appela le P. Kohlmann en Russie Blanche pour qu'il y fit son noviciat. C'était en 1805, et, l'année suivante déjà, avant même que fût terminé ce temps d'épreuve, il l'envoyait aux Etats-Unis.

Le P. Kohlmann devait y rester 18 ans : d'abord comme professeur de philosophie, en même temps que maître des novices à Georgetown, près de Washington, puis comme prédicateur itinérant, et enfin comme curé de New-York. La grande ville ne possédait alors qu'une seule paroisse catholique, et le P. Kohlmann remplissait, en outre, les fonctions de vicaire général d'un diocèse qui venait d'être créé, mais dont l'évêque, un dominicain irlandais, demeurant jusqu'alors à Rome, ne pouvait quitter l'Italie à cause du blocus continental. Cet évêque mourut avant d'avoir pu s'embarquer pour le nouveau monde. La vacance ainsi se prolongeait, et c'est pendant ce temps que le P. Kohlmann construisit à New-York la cathédrale, aujourd'hui disparue, de St-Patrice, église qui, en attendant l'arrivée du chef du diocèse, était celle de son administrateur.

De caractère plutôt violent, assez libre dans ses appréciations, très actif, remarquable organisateur, mais un peu exclusif et accapareur,

« Jésuite cent pour cent », comme s'exprime notre auteur, le P. Kohlmann s'était heurté à certaines difficultés. Au surplus, lorsqu'on apprit la nomination, comme évêque de New-York, d'un nouveau dominicain, les Jésuites furent rappelés. Le P. Kohlmann quitta ainsi New-York après six ans de labeur intense, pour devenir de nouveau, pendant plus de deux ans, maître des novices dans une maison récemment fondée et pour reprendre ensuite, en 1817, le poste de recteur du collège de Georgetown. Il le conserva jusqu'en 1824, où ses supérieurs, à la suite de difficultés qui avaient surgi avec Mgr Maréchal, archevêque de Baltimore, le rappelèrent en Europe.

Il fut, à partir de 1825, chargé d'enseigner la théologie dogmatique au Collège Romain. Il y eut comme élève, entre autres, le jeune Joachim Pecci, le futur Léon XIII. Après cinq ans de professorat, il devint confesseur au Gesù, où il mourut le 10 avril 1836. C'est durant cette dernière période de sa vie que le P. Kohlmann fut l'instrument de la conversion d'Augustin Theiner, réformateur utopiste, qui, après avoir déblatéré contre la foi catholique, contre le célibat ecclésiastique et contre les Jésuites et avoir erré un peu partout, avec, au cœur, la nostalgie de sa foi perdue, rencontra, à Rome, le P. Kohlmann, qui eut la joie de le réconcilier avec l'Eglise.

Il fut mêlé à bien d'autres affaires, en particulier, alors qu'il était encore en Amérique, à un retentissant procès où l'on cherchait à lui faire trahir le secret de la confession. C'était un homme généreux, à l'activité débordante, qui connut, au cours de son existence, de gros succès, qui jouit d'une grande popularité mais qui eut aussi des adversaires, car il ne ménageait pas ses termes dans les appréciations qu'il portait ou les polémiques qu'il engageait et se souciait fort peu de la répercussion qu'auraient, chez ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir, certaines de ses initiatives.

On voit, par ces grandes lignes, combien mouvementée fut la vie du P. Kohlmann et combien diverses les affaires auxquelles il fut mêlé. Le livre de M. Joachim nous présente le tout d'une manière très vivante. Loin de se perdre dans les détails, passant même parfois trop vite, au gré des amateurs de pittoresque, il a réussi à condenser en 160 pages, petit format, le récit d'une existence qui fut singulièrement remplie, et il a consacré, en outre, trois chapitres à deux frères du P. Antoine Kohlmann, entrés, eux aussi, dans la Compagnie de Jésus, l'un après avoir été Récollet, l'autre vers la fin de sa vie. L'auteur a utilisé, pour écrire son livre, les quelques brochures ou articles parus en français, en allemand ou en anglais sur le P. Kohlmann, et il les a surtout complétés par des recherches personnelles entreprises aux endroits où celui-ci avait passé. Il nous a ainsi donné une biographie très attachante, et en même temps très instructive, parce qu'elle nous conduit dans des pays et des milieux très divers, nous fait mieux connaître l'histoire de la restauration de la Compagnie de Jésus et nous renseigne sur les débuts du catholicisme aux Etats-Unis. Le volume de M. Joachim sera lu avec plaisir, spécialement par les jeunes, parce qu'ils y trouveront ce qu'ils apprécient surtout dans la vie d'un personnage : du mouvement, du courage et du dévouement. *L. Waeber.*

M. Besson : L'Eglise et l'Imprimerie dans les anciens diocèses de Lausanne et de Genève jusqu'en 1525. Tome 2. Genève, Librairie Jacquemoud. 1938. 576 pp. et 121 pl.

Mit dem 2. Band ist dieses auch für die Kirchen- und Kulturgeschichte bedeutsame Werk zum Abschluß gekommen. Im Gegensatz zum ersten Band ist der zweite in seinem Charakter weniger geschlossen, weit mannigfaltiger und daher in mehr als einer Hinsicht auch beachtenswerter für weitere Kreise. Was in der Anzeige des I. Bandes (s. diese Zeitschr. 1937, 423 ff.) über die Anlage des Werkes gesagt worden ist, bedarf keiner Wiederholung. Eine nur systematische Anordnung der Drucke konnte in diesem Bande nicht durchgeführt werden, so wenig als das chronologische Prinzip streng zur Anwendung kommen konnte. Das tut jedoch der Übersichtlichkeit kaum einen großen Eintrag. Was wir besitzen, ist ein ausgezeichnetes Repertorium über alle gedruckte Literatur, die in irgendwelcher Hinsicht die beiden alten westschweizerischen Bistümer berührt, vor allem hinsichtlich des kirchlichen und auch religiösen Lebens; denn rein profane Drucke sind naturgemäß, entsprechend der Absicht des Verfassers, nicht berücksichtigt. Im Vordergrund dieses Bandes stehen fraglos jene Drucke, welche ihrer Provenienz oder ihrer Autorschaft wegen in den Bereich der Diözese Genf fallen. Auch wer hiebei die umfangreichen Vorarbeiten des verdienten Genfer Historikers Th. Dufour in Rechnung zieht, wird immer noch über das in den beiden Bänden Gebotene sehr dankbar sein und sich über mannigfache neue Funde freuen.

Unsere Aufgabe kann hier lediglich darin bestehen, an einzelnen Beispielen die allgemeinere Bedeutung des Werkes kenntlich zu machen. Den zweiten Band eröffnen die Synodalstatuten. Ihr Bestehen kann für Lausanne zwar für das 14. Jahrhundert nachgewiesen werden, doch ist die Überlieferung im Gegensatz zu Genf bedeutend schlechter. An handschriftlichen Statuten kennen wir im 14. Jahrhundert für Genf allein sechs verschiedene Ausgaben. Für Lausanne sind an gedruckten Statuten nur zwei bekannt: der Druck von 1494 und jener von 1523. Mit Recht vermutet wohl B., das vermißte Exemplar der Kantons- und Universitätsbibliothek — das einzige uns erhaltene — sei identisch mit einem heute in Privatbesitz sich befindlichen Exemplar, das leider kaum zugänglich ist. Das ist umso mehr zu bedauern, als die Statuten von 1523 ganz partikuläre Bestimmungen kennen. Handschriftliche Eintragungen sind selten. Im Pruntrut-Exemplar (s. p. 15) lesen wir von einer Satyre; sie beginnt bezeichnenderweise mit den Worten: «Nota bene. Uxorem duxi. Qui capit uxorem penam capit atque dolorem. Qui caret uxore pena caret atque dolore» (vgl. dazu p. 277 einen ebenso vielsagenden Eintrag).

Nebst den fünf gedruckten Synodalstatuten von Genf (bis 1525) ist uns als eine Seltenheit eine knappe Gerichtsordnung des geistlichen Gerichts überliefert. Schade, daß uns ihr Inhalt durch die Angabe der Titel nicht näher umgrenzt wird (s. T. 81, p. 37). Es ist auffallend, wie auch für den internen geistlichen Verwaltungsdienst der Druck nun verwendet wird, vergleiche den erst neuestens aufgefundenen Druck eines Installationsformulars (in Lausanne um 1520, p. 406). Bemerkenswert ist in diesem

Zusammenhang auch der Genfer Druck der römischen Kanzleiregeln von 1513 (331).

Auf die Synodalstatuten läßt B. die Einblattdrucke folgen, unter welchen die Ablaßbullen hervorragen. Die frühesten beziehen sich freilich auf das Münster in Bern und sind in Basel gedruckt und keineswegs unbekannt. Dagegen steuert Besson eine ganze Reihe späterer Drucke bei, unter denen weniger die Ablaßbriefe zu Gunsten der Wohltäter von St. Peter in Rom unsere Beachtung verdienen, als jene, welche der Förderung von savoyischen Klöstern und Stiften dienen. Übrigens war das Terminieren für manche Bistümer sicherlich systematisch ausgebaut, was zu wenig beachtet ist.

In seiner Einleitung zu den Drucken von Lehrmitteln gibt B. zunächst eine nützliche Übersicht über die Schulgeschichte. Wir wollen hier die vielfachen Drucke der im Mittelalter allgemein verbreiteten Lehrbücher (vgl. den Gesamtkatalog der Wiegendrucke) übergehen und heben das Gebet- und Katechismusbüchlein: *Livre de Jésus* hervor, das in der Bibliothek des Stiftes auf dem Gr. St. Bernhard liegt. Auch wenn es nicht näher datiert ist, darf es als ein seltenes Zeugnis für die religiöse Volksbildung vor dem Einbruch der neuen Lehre gelten.

Unter der allgemeineren philosophisch-theologischen Literatur, unter welche auch die Kontroversliteratur eingereiht erscheint, nehmen die reformatorischen Flugschriften einen nur kleinen Raum ein. Der Ertrag ist ein bescheidener. Thematisch weicht die Flugschrift: *Le bâton pour chasser les loups* nicht vom Üblichen ab, während die beiden Schriften des Walliser Geistlichen ein besonderes Interesse vom Gesichtspunkt der Walliser Reformationsgeschichte aus verdienen (vgl. 208, 229, 247). Viel interessanter als die apokryphen Schriften etwa Albert d. Gr. sind ohne Zweifel die Schriften des in Genf tätig gewesenen Franziskaners Marchepallu, die sich auf den Jetzerhandel beziehen (vgl. die Drucke p. 318 ff.). Seltsam nimmt sich hinsichtlich der Klerusbildung in der vorreformatorischen Zeit ein Druck aus, der das Verhalten des Geistlichen bei Unfällen in der Zelebration der Messe umschreibt. Es ist in Wirklichkeit eine ziemlich elementare Anleitung zum Messesehen, deren Bedeutung wohl erst auf Grund anderer Materialien richtig eingeschätzt werden kann. Es gibt jedoch auch eine bemerkenswerte einheimische Predigt- und Seelsorge-literatur, die ein günstigeres Licht auf die religiösen Verhältnisse wirft. Wir nennen hier den Franziskaner Jean Gachi, Prediger in Chambéry (258 f.), Jacques de Lausanne, aus Vuadens im Kt. Freiburg, Dominikaner in Lausanne († 1321), dessen Predigten 1521/23 gedruckt wurden (294). Hieher gehören die Schriften des schon erwähnten Franziskaners Marchepallu als eines vielseitig tätigen Predigers in der heutigen Westschweiz. Aus Romont stammte — beiläufig bemerkt — der Theologe Petrus Taret, Professor in Paris († 1522, vgl. jetzt auch das *Auctuarium universitatis Parisiensis*, Bd. III, ed. Ch. Samaran und E. van Moe, 1935, mit allen Angaben über seine Studienlaufbahn). Bekannt ist in der schweizer. Geschichte Konrad Treyer, Provinzial der Augustiner (S. 362). Auffallend ist die vielfache Auflage des « *Doctrinal de Sapience* » des Erzbischofs

Gui de Roye, eines volkstümlichen Andachtsbuchs, das vor 1500 in Genf sechsmal aufgelegt worden ist.

Sind die bisherigen Schriften nicht von geringer Bedeutung gerade für die Beurteilung der religiös-kirchlichen Verhältnisse in der vorreformatorischen Zeit, so führen uns die Kalender noch viel unmittelbarer in das religiöse Volksdenken. Prachtvoll ist der « calendrier des bergers » auch in illustrativer Hinsicht (p. 379 ff.). Volkskundlich bemerkenswert ist die Übersetzung des bekannten Zürcher Kalenders: *Der burens pratica* = *La pronostication des Laboueurs*. Unter den verschiedenen Schriften vereinigt endlich das Werk eine Fülle des allgemein Interessanten. Hier finden wir den Roman des Lausanner Notars Jean Bagnion: *Fierabras* (fehlt im Gesamt-Katalog), mehrfach aufgelegt, ferner seinen politischen Traktat; die religiöse Dichtung des Lausanners Jacques de Bugnin: *Le Congé pris du siècle* (fehlt im Gesamt-Katalog, nach B. erster Druck um 1485), die beliebten Totentanzdichtungen, auch bekanntere vielverbreitete Geschichts- und Legendenbücher. Diese Literatur ist fraglos stark angeregt und gefördert durch den savoyischen Hof. Erwähnen wir schließlich zum Abschluß auch den Druck der genferischen Freiheiten von 1507.

Es bleibt dieses glänzend ausgestattete Werk ein wertvolles Repertorium nicht bloß zur Druckgeschichte im engeren Sinn als vielmehr zur weiteren Kirchen- und Kulturgeschichte der beiden Bistümer. Wer gelegentlich eine schärfere Abgrenzung zu dem bereits Bekannten und Behandelten, das eine knappere Behandlung verdient hätte, vermißt, wird andererseits sehr dankbar sein für die vielfachen ergebnisreichen Forschungen Bischof Bessons in schwerer zugänglichen Bibliotheken und Privatsammlungen.

Oskar Vasella.

Josef Schmidlin: Papstgeschichte der neuesten Zeit. Band IV (Schlußband); *Papsttum und Päpste im XX. Jahrhundert*. Pius XI. (1922-39). Verlag Kösel und Pustet, München, 1939. Gr. 8°, 229 S.; in Leinen R. M. 11,50; in Halbleder Mk. 14.

M. Schmidlin avait réservé le 3^{me} et dernier volume de son *Histoire des Papes de l'époque contemporaine*, paru en 1935 (Cf. cette Revue, 1936, p. 341) aux trois premiers pontificats du XX^{me} siècle; mais il dut finalement faire abstraction de celui de Pie XI, le pape ayant demandé qu'on attendît sa mort pour parler de lui. Le travail était néanmoins déjà prêt: l'auteur n'a eu qu'à le compléter après le décès du Souverain Pontife, de telle sorte qu'il a pu faire paraître, déjà en septembre dernier, comme 4^{me} volume de la collection, ce livre qui était destiné d'abord à former la dernière partie du 3^{me}.

Après avoir raconté la vie du futur pape et son élection, M. Schmidlin résume les encycliques de Pie XI; il énumère ses préconisations de cardinaux, les béatifications et les canonisations auxquelles il a procédé ainsi que les jubilés qu'il a promulgués, en particulier celui de 1925. Il nous entretient de cette « Action catholique » à laquelle, comme il se plaît à le

•

rappeler plusieurs fois, Pie XI tenait comme à la prunelle de ses yeux, et il résume ses initiatives dans le domaine des sciences et des arts. Il passe ensuite en revue les différentes nations : catholiques, mixtes et non catholiques, et nous parle des relations entretenues avec chacune d'elles par le Saint-Siège. Un dernier chapitre est consacré à l'activité missionnaire de celui qu'on a appelé le Pape des Missions ; enfin l'auteur parle de la maladie et de la mort de Pie XI et il consacre un épilogue à l'élection de son successeur ainsi qu'aux premières manifestations du pontificat actuel.

On ne s'attendra pas à ce que nous résumions un livre sur Pie XI. Nous nous contenterons de relever certains points.

Mgr Ratti, choisi comme Visiteur apostolique puis comme Nonce en Pologne (1919), eut à intervenir, en tant que commissaire, auprès des pays plébiscitaires de la Haute-Silésie et de la Prusse (1920). Son attitude dans cette délicate entreprise lui valut des critiques de la part des deux parties — et c'est, nous dit M. Schmidlin, la meilleure preuve de son impartialité : l'Allemagne lui reprochait de prôner la Pologne, tandis que celle-ci lui en voulait de ce qu'il condamnait l'attitude trop politique de certains membres du clergé polonais. Varsovie finit par demander que la Silésie fût détachée de l'Evêché de Breslau. Benoît XV, tout en approuvant entièrement son légat, jugea néanmoins préférable de le rappeler. Il le nomma cardinal et en même temps archevêque de Milan (juin 1922), poste qu'il ne devait occuper que pendant cinq mois.

Particulièrement intéressant est le chapitre consacré à l'élection de Pie XI, parce que l'auteur utilise des notes laissées par le cardinal La Fontaine, patriarche de Venise, notes qu'une indiscretion a récemment rendues publiques. Deux tendances se trouvaient représentées au conclave : d'une part, celle qui se félicitait de ce que, sous Benoît XV, le Vatican eût renoué des relations avec un grand nombre de pays et qui envisageait déjà la possibilité d'un rapprochement avec l'Italie ; de l'autre, celle, plus intransigeante, des membres du Sacré Collège qui, moins soucieux de succès diplomatiques, poursuivaient, comme Pie X, des vues exclusivement religieuses. Les candidats de la première tendance étaient les cardinaux Maffi et Gasparri, tandis que le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Pie X, était celui de la seconde. Par suite du retrait de l'archevêque de Pise, le cardinal Gasparri obtint, le deuxième jour, 24 voix, tandis que le patriarche de Venise, qui s'était vu substituer au cardinal Merry del Val, en réunissait 22. Pendant ce temps, le cardinal Ratti ne ralliait régulièrement que 4 à 6 suffrages. Le lendemain, les voix données au cardinal Gasparri tombèrent rapidement, tandis que celles qui allaient à l'archevêque de Milan s'élevaient à 27. Seul restait encore en présence, avec 18 suffrages, le patriarche de Venise, lorsque, le 4^{me} jour, le cardinal Ratti réunit 30 voix, puis, au 14^{me} scrutin, 42 (sur 53 votants) : il était nommé.

On lira également avec grand intérêt les pages consacrées à l'organisation de l'Action catholique (p. 67 sq.), à l'élaboration des accords du Latran (p. 105 sq.), à la condamnation de l'« Action française » (p. 118 sq.). M. Schmidlin a quelques formules assez heureuses, mais pas toujours flatteuses, pour caractériser le catholicisme italien (p. 141), français (p. 121-22)

et espagnol (p. 141). Il n'hésite pas à prononcer le mot juste, soit à condamner nettement les persécutions religieuses en Espagne rouge, au Mexique et en Russie.

Arrivant à l'Allemagne, il examine en détail les différents concordats successivement signés par Rome avec la Bavière (1924), avec la Prusse (1929), avec le Grand-Duché de Bade (1932) et enfin le « Reichskonkordat », qui, « dans l'espoir mutuel de raffermir et d'assurer pour l'avenir l'amitié existant entre le Vatican et le Reich », fut conclu si rapidement, après la prise du pouvoir par le National-socialisme, qu'il put être signé déjà le 20 juillet 1933 (p. 163). Cet accord, « considéré comme un triomphe et une preuve de l'habileté diplomatique des deux contractants et de leur volonté sincère de loyale collaboration dans l'intérêt de l'Eglise, de l'Etat et du peuple », suscita quelques jalousies dans la presse étrangère, tandis que les journaux français, belges et suisses n'épargnaient ni leurs reproches, ni leurs avertissements à l'adresse de la Curie pontificale (p. 166). — Un point, c'est tout ; de telle sorte qu'un lecteur qui ignorerait de quelle façon le régime hitlérien applique le concordat, pourrait croire qu'il l'observe scrupuleusement et qu'aucun nuage n'est jamais venu ternir les relations existant entre le pape et le gouvernement actuel de l'Allemagne. M. Schmidlin qui nous dit, avec pour le moins beaucoup d'exagérations, qu'en Italie, vers la fin du pontificat, des difficultés avaient surgi coup sur coup avec le régime fasciste au sujet de sa législation raciste, et que, à la fin du règne de Pie XI, les rapports étaient assez tendus avec l'Italie totalitaire (p. 113), ne dit pas un mot, dans son chapitre consacré aux relations du pape avec l'Allemagne, de la fameuse lettre « Mit brennender Sorge ». (Quelques lignes simplement lui sont consacrées dans la liste des encycliques de Pie XI, p. 49, où le contexte ferait croire qu'elle a paru en 1936 et non pas en 1937 et qu'elle a été antidatée.) Il va d'ailleurs de soi que le reproche que nous formulons ici vise moins l'auteur — qui n'avait que cette attitude à prendre s'il voulait que la censure laisse mettre son livre en vente — que la situation qui est faite actuellement à la science dans certains pays et le manque d'objectivité qui en résulte.

Ce que M. Schmidlin dit de la Suisse montre qu'il est bien informé. Il parle des changements apportés, grâce à l'intervention de Mgr Maglione, alors Nonce apostolique à Berne, dans la nomination de l'évêque de Sion et la désignation de celui de Bâle. Il aurait pu signaler aussi l'érection, due à la même initiative, de la collégiale de Fribourg en cathédrale et la transformation qui en est résultée pour son Chapitre. Nous lui ferons remarquer en passant que, pour la canonisation de saint Pierre Canisius, ce ne sont pas 200 (p. 168, n. 35) mais 700 pèlerins au moins qui, de Suisse, se sont rendus à Rome. Enfin, nous ne nierons pas que la presse catholique ait, chez nous, encore des progrès à faire et que « beaucoup d'obstacles s'opposent en Suisse à l'épanouissement des ordres religieux et des écoles catholiques » (p. 168, n. 5), mais l'auteur est mal venu de nous en faire un reproche, alors qu'il n'a pas soufflé mot de la spoliation des couvents et de la fermeture des écoles confessionnelles dans son pays.

M. Schmidlin trace, en tête et à la fin de son livre (p. 35-36 et 213),

un portrait, physique et moral, très réussi du pontife défunt. Il lui adresse par ailleurs un reproche ou l'autre : celui d'avoir trop peu consulté le Sacré Collège (p. 52), de s'être laissé guider, dans ses diverses constructions, par des préoccupations plutôt techniques qu'artistiques (p. 92), d'avoir, dans l'exposition missionnaire organisée à l'occasion du jubilé de 1925 ainsi que dans ce qui en subsiste au Latran, poursuivi un but plutôt ethnographique que missionnaire (p. 192). Il reconnaît, en terminant, que, loin d'être un adversaire du fascisme, Pie XI lui a fait au contraire toutes les concessions possibles. En interdisant toute participation à activité politique au catholicisme comme tel, il abandonnait nettement — dans un pays devenu totalitaire, ce qui changeait évidemment le problème — les préoccupations politiques et sociales de Léon XIII, pour revenir résolument à la ligne de conduite tracée par Pie X. C'est dire, conclut M. Schmidlin, combien se sont mépris les adversaires de l'Eglise qui, dans l'Action catholique du pontife défunt, ont cru voir un instrument politique. Le pontificat de Pie XI, comme celui de Pie X, se divise en deux périodes de durée à peu près égale, que sépare, en 1929, le traité du Latran : une première, organisatrice et constructive eu égard aux événements contemporains et à la culture moderne, et une deuxième, plutôt polémique, inaugurant un régime autoritaire (p. 215).

Ce n'est évidemment pas six mois après la mort d'un pape que l'on peut songer à porter sur lui un jugement définitif, d'autant plus que les publications consacrées à l'illustre défunt commencent seulement à paraître : signalons en particulier celle de F. M. Taliani : la *Vita del Cardinal Gasparri, Segretario di Stato* (Milan, Mondadori 1939), puis celle de Mgr Galbiati, préfet de l'Ambrosienne de Milan : *Papa Pio XI* (Editrice Ancora 1939) qui, prévue d'abord pour célébrer les 60 ans de sacerdoce de Pie XI et ses vingt ans d'épiscopat, a paru très peu après sa mort, au moment où le volume de M. Schmidlin était sous presse. Le livre de ce dernier prouve d'ailleurs une fois de plus que, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ce n'est pas lorsqu'ils s'occupent d'événements ne datant que d'hier, que la tâche des historiens est le plus facile. Il arrive à notre auteur de donner en note des références en faveur de deux affirmations contradictoires sur lesquelles lui-même évite de se prononcer, et d'hésiter dans son texte non pas — ce qui est tout naturel — au sujet de l'interprétation d'une attitude, mais à propos de l'existence même d'un fait matériel (cf. par ex. p. 35). Les sources auxquelles il renvoie sont souvent des articles de journaux, et c'est dire, à moins qu'il ne s'agisse de l'*Osservatore romano*, combien leurs allégations sont sujettes à caution. Il se meut par contre sur un terrain solide lorsqu'il peut se baser sur des documents officiels : les *Acta Apostolicae Sedis*, ou sur une revue particulièrement bien informée, telle que la *Civiltà Cattolica*, et il n'hésite pas alors à y puiser tous les renseignements possibles et à dresser de véritables catalogues, qui donnent à plusieurs pages de son volume un aspect rébarbatif. C'est néanmoins par ces indications de détails (surtout lorsqu'on y aura corrigé quelques petites erreurs que la parution un peu précipitée de l'ouvrage a rendues inévitables), et par ces renseignements concrets, qu'une table bien faite permet de trouver

facilement, que son livre rendra de précieux services. On s'en est convaincu ailleurs que dans les pays de langue allemande, puisque M. L. Marchal a commencé à faire paraître, chez Vitte à Lyon, une traduction française de *l'Histoire des Papes de l'époque contemporaine* de M. Schmidlin.

L. Waeber.

J. B. Villiger : Das Bistum Basel zur Zeit Johanns XXII., Benedikts XII. und Klemens VI. (1316-52). *Analecta Gregoriana*, vol. XV. xv-370 S. Rom 1939. Kommissionsverlag für die Schweiz: Jos. Stocker, Luzern (brosch. Fr. 7.50, geb. 8.75).

Die vorliegende Dissertation der kirchengeschichtlichen Fakultät der päpstl. Universität Gregoriana ist als Ganzes ein beachtenswerter Beitrag zur Basler Bistumsgeschichte im 14. Jahrhundert. Sie beruht in großen Teilen auf Archivalien des Vatikanischen Archivs. Überraschend und uns nicht ganz glaubhaft erscheint die Auffassung V. (s. Vorwort VII), die einheimischen Archive und Quellenpublikationen seien so ziemlich ausgeschöpft. Ob es möglich gewesen wäre, umfassendere Archivstudien zu unternehmen, angesichts der ziemlich weiten Aufgabe, ist ja freilich eine andere Frage. Wir möchten aber damit doch das Verdienst und auch die Begrenzung der vorliegenden Arbeit andeuten.

Villiger erörtert im Vorwort ziemlich weit ausholend die von ihm benützten vatikanischen Quellen. Man darf das deswegen begrüßen, weil in schweizerischen Veröffentlichungen verhältnismäßig wenig davon die Rede ist.

Die ganze Arbeit umfaßt zwei Hauptteile. Ein erstes Kapitel behandelt die Regierung und Verwaltung des Bistums, ein zweites das Verhältnis des Bistums zu den Avignonerpäpsten. Gegen diese Gliederung darf kaum etwas eingewendet werden, auch wenn einzelne Wiederholungen unvermeidlich werden. Das Hauptgewicht der Arbeit liegt im zweiten Teil, wo das Provisionenwesen in umfassender Weise untersucht wird.

Die Geschichte des Basler Hochstifts, so wie sie uns im erwähnten Zeitraum vorgeführt wird, steht im Zeichen der Auseinandersetzung zwischen dem avignonesischen, stark politisch beherrschten Papsttum und den von Ortsinteressen geleiteten Gewalten der Basler Kirche. Der Akzent der ganzen Darstellung ruht also durchaus auf dem Kirchenpolitischen. Das rein Kirchliche tritt stark zurück. Es muß auch entsprechend dem Charakter der Arbeit zurücktreten; denn sonst hätte die Aufgabe stark ausgeweitet werden müssen. Die allgemeinen Merkmale der Entwicklung des Hochstifts weichen von dem in damaliger Zeit Üblichen kaum ab: starkes Hervortreten der politischen Kräfte in der Kirche, verwirrende Streitigkeiten nach außen infolge des Aufeinanderstoßens starker Interessengegensätze, Verschuldung des Hochstifts, Erschütterung des kirchlichen Ansehens der Bischöfe. Die Motive des Geschehens sucht V. aufzudecken. Daß sein Bemühen nicht immer erfolgreich ist, liegt vielfach an den spröden Quellen. Mit Recht nimmt er doch einigen Abstand von der Auffassung, als ob die Kämpfe sich bloß unter dem Vorzeichen Deutsch gegen Welsch abgespielt

hätten (41 f.). Die Charakteristik der Bischöfe erscheint nicht in allem leicht. Verhältnismäßig ist jedoch für Basel der Quellenbestand noch günstig.

Ein Unikum in der Bistumsgeschichte überhaupt ist wohl die Wahl des 86 jährigen Dompropsts Lütold von Rötteln zum Bischof, in Opposition zu Gerhard von Wipplingen, woraus ein zweijähriger Bischofsstreit entstand, der mit dem Verzicht Lütolds endete (9 ff.). Nicht in allem trachtet V. nach neuen Ergebnissen. Das ist begreiflich. So kommen auch bekanntere Dinge nochmals zur Darstellung, wie der Helmer-Handel (vgl. *Wackernagel*, Geschichte der Stadt Basel II, 2, p. 639 mit ganz übereinstimmenden Quellennachweisen bei *Villiger* 20 f., wo der Verweis auf Wackernagel unterlassen ist).

In einem zweiten Abschnitt desselben Teils bespricht V. die bischöflichen Beamten (Offizial, Generalvikar, Weihbischof, dazu den Archidiakon). Es handelt sich hier wirklich mehr um einen Überblick. Zu einer Vertiefung der sich damit verknüpfenden Fragen kommt es nicht. Ist der Generalvikar identisch mit dem Offizial? Oder handelt es sich um zwei Beamtungen? Die Frage ist eine Streitfrage, die nur auf einer urkundlichen Geschichte im Einzelfall entschieden werden kann. Auf Grund einer zeitlich derart eingeschränkten Betrachtung und anhand nur weniger Beispiele läßt sich nichts Zutreffendes mit Sicherheit sagen. V. geht von der üblichen Auffassung aus, es handle sich um zwei Beamtungen (nach Werminghoff, V. 91). Doch trifft das sicher nicht unbedingt und vor allem nicht immer zu. Otto Riedner, s. Zt. sicher einer der besten Kenner dieser Fragen, betonte mit Recht einmal (s. *Histor. Jahrbuch* 1914, Bd. 35, p.127-30), daß zeitweise bloß die Ausdrücke gewechselt haben. V. stellt denn auch für Basel fest (p. 98): « Es konnte auch vorkommen, daß die beiden Ämter in der Hand eines einzigen vereinigt waren ». Das ist nach ihm der Fall am Ende des 14. Jahrhunderts. Das Urteil V. ist in diesen Fragen unsicher. Tatsächlich gebraucht z. B. die römische Kurie mit Vorliebe den Ausdruck Offizial, während das Amt längst identisch war mit dem Generalvikariat. Die Frage muß also für Basel offen bleiben (vgl. dagegen V. 98). Wenn es im übrigen V. auffällt, daß das Offizialat fast ausschließlich in Händen von Bürgerlichen war, so lag das wohl kaum am « oft wenig beneidenswerten Amt », als vielmehr am Umstande, daß das Amt eine sehr tüchtige kanonistische Bildung voraussetzte, die den Adeligen wohl häufiger abging. Die Kompetenzen der beiden Beamten werden auch nicht näher umgrenzt. Ob im übrigen damals die Rechtsprechung in den meisten Fällen unentgeltlich war, wie V. vermutet?

Die Politik der Bischöfe brachte es mit sich, daß ihre Autorität gegenüber dem Domkapitel sank. Dieses Verhältnis bringt V. gut zur Darstellung, unter Verweis auch auf die allgemeinen Bestimmungen des Kirchenrechts. Besonders bespricht er das Wahlrecht und die einschlägigen Wahlkapitulationen, die in Basel für 1261 bezeugt sind (109), später jedoch nicht gleichmäßig zur Geltung kommen, infolge der starken Eingriffe des Papstes.

Ein kurzes Wort zum zweiten Kapitel (121-370). Es wird eröffnet mit der Darstellung der Bischofswahlen, wobei auch auf frühere Zeiten zurückgegriffen wird. Der ganzen Entwicklung entsprechend kann es

nicht überraschen, daß das Wahlrecht des Domkapitels meistens mißachtet wird. Natürlich tritt dabei seit Avignon wiederum die Politik als bestimmendes Motiv hervor. Es verwundert nicht, wenn V. auch diese Tatsachen mit der notwendigen Offenheit der Kritik unterzieht und die päpstlichen Übergriffe als unheilvoll für die Entwicklung der Basler Kirche bezeichnet.

Der Reihe nach untersucht V. sodann das päpstliche Provisionenwesen hinsichtlich des Domkapitels, der Kollegiatkirchen, der Klöster und endlich auch der Seelsorgebenefizien. Man wird es uns erlassen, auf alle Einzelheiten einzugehen. Daß die Aufgabe, die hier zu lösen ist, nicht einfach ist, weiß man aus der allgemeinen Geschichte des Provisionenwesens; denn die Provision entspricht bekanntlich noch keineswegs einer tatsächlichen Übertragung des Benefiziums. So hält sich V. in der Beurteilung des Einflusses der päpstlichen Kurie auf die Besetzung der Benefizien mit Recht zurück (163). Er meint, der Einfluß der Päpste z. B. auf die Besetzung der Kanonikate dürfe weder überschätzt noch unterschätzt werden und die Wahrheit liege wohl in der Mitte. Man würde gerne ein konkreteres Urteil hören. Nun ist das allerdings nicht leicht. Was wir bei V. doch etwas vermissen, ohne daß wir es ihm zum Vorwurf machen, das ist (trotz der Liste der Domherren p. 268-71) eine klar umrissene, urkundlich aufgebaute Statistik der Domherren und der Mitglieder anderer Stifte. Dafür fehlen wohl noch manche Vorarbeiten. Und wir glauben eben auch in dieser Hinsicht, daß die einheimischen Archivbestände noch keineswegs allseitig untersucht und ausgebeutet sind. Die Schwierigkeiten sind beim Basler Hochstift aber besonders groß, weil der Bestand des ehemaligen bischöflichen Archivs uns nicht mehr geschlossen überliefert ist.

So muß die Leistung der vorliegenden Arbeit vor allem darin erblickt werden, daß mit großer Umsicht und Sorgfalt die vatikanischen Register ausgewertet worden sind und der Verfasser versucht hat, über diesen Rahmen hinaus, auf Grund bisheriger Vorarbeiten ein Gesamtbild der Entwicklung des Hochstifts in damaliger Zeit zu bieten (wobei der Darstellung gelegentlich etwas mehr Straffheit zu wünschen gewesen wäre; vgl. etwa die Wiederholungen 148, 150, 154). Trotz einzelner Einschränkungen verdient das Buch alle Beachtung und Anerkennung.

O. Vasella.

E. Folletête: La paroisse de Porrentruy et son église St-Pierre. Notes d'histoire et d'archéologie. Porrentruy, Bonne Presse, 1939.

Toute paroisse ancienne peut devenir le sujet d'une intéressante monographie. Porrentruy, qui a huit siècles d'existence et qui a subi victorieusement les assauts de la Réforme, de la guerre de Trente Ans, de la Révolution française, du libéralisme et du Kulturkampf, est un champ particulièrement riche pour l'historien; aucune des secousses qui ont agité le pays au cours des temps n'a été épargnée à cette communauté paroissiale.

L'origine de la ville peut être reportée au onzième siècle; l'église de Porrentruy est mentionnée au siècle suivant, dès 1140. Cette première église, qui servait aux habitants du bourg et à la population rurale des

environs, se trouvait hors des murs de la ville ; elle était dédiée à saint Germain d'Auxerre. Au début du quatorzième siècle, les Bruntrutains construisirent, à l'intérieur de la cité, un sanctuaire en l'honneur de saint Pierre, qui devint dans la suite leur église paroissiale. Au spirituel, la paroisse était soumise à l'archevêque de Besançon ; dans le domaine temporel, Porrentruy relevait de l'évêque de Bâle. Ces deux princes de l'Eglise aidèrent efficacement la paroisse dans sa lutte contre les réformateurs du seizième siècle. A quatre reprises, Farel vint à Porrentruy ; il y fut accueilli avec faveur par quelques magistrats ; le peuple, plus fidèle à sa foi, lui fut, en majorité, hostile. La contre-réforme catholique, dirigée par Christophe de Blarer, força la petite communauté protestante, qui s'était malgré tout formée à Porrentruy, à se retirer à Montbéliard. Les Jésuites vinrent s'installer à Porrentruy et y ouvrirent un collège en 1591 ; leur belle église, qui fut terminée en 1600, fit à celle de Saint-Pierre une redoutable concurrence.

La guerre de Trente Ans empêcha les archevêques de Besançon de procéder régulièrement à la visite des paroisses ajoulotes. Les passages de troupes, les épidémies éprouvèrent durement la contrée. Le dix-septième siècle, cependant, vit la fondation de trois nouvelles communautés : les Ursulines, les Annonciades et les Capucins vinrent s'établir à Porrentruy et augmenter la ferveur religieuse de la paroisse.

En 1779, l'archevêque de Besançon et le prince-évêque de Bâle signèrent, à Paris, une convention par laquelle Porrentruy avec 19 villages de l'Ajoie passait sous la juridiction de l'évêque de Bâle, tandis que 29 paroisses de la Haute-Alsace étaient cédées au diocèse de Besançon. L'évêque de Bâle fut donc dès lors le chef spirituel et temporel de la ville de Porrentruy. La Révolution française lui enleva, quelques années plus tard, son pouvoir temporel et abolit pour un temps le culte catholique à Porrentruy pour le remplacer par le culte de la Raison. Le frontispice de l'église Saint-Pierre porta l'inscription : *Temple de la Raison* et une demoiselle Beck, vêtue de blanc et bleu, ceinte d'une écharpe tricolore, fut assise sur l'autel où elle représentait le génie de la France.

Pendant que l'impiété révolutionnaire célébrait les fêtes décadaires, les catholiques restés fidèles assistaient à des messes que les prêtres proscrits célébraient en secret à la chapelle de l'hôpital. En 1800, après sept ans d'absence, le clergé exilé revint dans son Jura et réorganisa le culte ; seuls les Capucins et les Annonciades ne rouvrirent pas leurs couvents de Porrentruy.

Le clergé séculier eut, au début du dix-neuvième siècle, une tâche double ; il dut travailler en même temps à la restauration spirituelle et à la reconstruction financière de la paroisse entièrement ruinée par la Révolution. Les curés Cuenin, Migy, Chainois et Cuttat, le chanoine de Billieux furent d'excellents ouvriers du renouveau catholique. Les troubles de 1836, qui forcèrent le curé Cuttat à se réfugier en France ; ceux de 1873, qui virent l'installation, à Porrentruy, du curé schismatique Jules Pipy-Deramey, ébranlèrent fortement la paroisse mais ne changèrent pas les convictions de la majorité bruntrutaine, qui resta toujours fidèle à Rome.

Mgr Folletête ne s'est pas borné à recueillir dans son livre tout ce que les historiens jurassiens Vautreay, Quiquerez, Trouillat ont publié sur Porrentruy ; il a ajouté à cette moisson beaucoup de renseignements inédits, qu'il a tirés des archives de la paroisse, de celles de l'évêché de Bâle et de celles du canton de Berne. Son livre est l'histoire complète et sereine d'une paroisse qu'il connaît mieux que personne. On peut sans doute y relever quelques inexactitudes ; à la p. 14, il faudrait dire douzième siècle et non onzième, puisque la première mention de l'église de Porrentruy est de 1140. Plus loin, à la p. 16, il est erroné de prétendre que « la date de 1321 nous reporte... au règne de Philippe le Bel, roi de France, et d'Henri VII, empereur d'Allemagne » ; tous deux étaient morts à cette date : Philippe V le Long régnait alors en France et Louis V de Bavière, en Allemagne. A la p. 76, le mot collaborateurs a été mis pour collateurs ; à la p. 89, les additions des comptes de l'église pour 1712-1713 sont inexactes. Mais ce sont là des erreurs de détail qu'un auteur de compte rendu doit relever pour prouver qu'il a lu attentivement le livre dont il parle ; elles ne diminuent pas la valeur réelle de l'œuvre de Mgr Folletête qui trouvera certainement de nombreux lecteurs et peut-être — souhaitons-le — quelques imitateurs parmi les curés de nos paroisses suisses.

J. Niquille.

Dr. med. Paul Hüssy : Knappe Darstellung der neueren Papstgeschichte mit gleichzeitigen kurzen Hinweisen auf die wichtigsten Ereignisse der Weltgeschichte und der Geschichte der Medizin. Berne 1939, Hans Huber, 160 p. ; relié : Fr. 4.80.

M. Paul Hüssy est un médecin qui consacre ses loisirs à l'étude de l'histoire des Papes et qui n'a pas cru devoir résister au désir de publier le résultat de ses lectures.

Il commence par Pie XII (dont il donne une bonne photographie) et remonte jusqu'à Martin V. Il consacre une demi-page — et même plus, surtout à la fin — à chaque pape, insistant régulièrement sur un point ou l'autre : les papabili en présence, le secrétaire d'Etat choisi par l'élu, son attitude quant au népotisme, et il termine ordinairement en donnant la devise fournie par la « prophétie de Malachie » (mais sans formuler à ce sujet les réserves qui s'imposaient, et sans faire remarquer surtout la notable différence qu'on peut constater entre les devises qui précèdent et celles qui suivent les années 1585-90, époque présumée de la rédaction de la fameuse prophétie). Suivent, énoncés en colonne, les principaux événements de l'histoire universelle, de notre histoire suisse et enfin les faits marquants dans le domaine de la médecine.

Pour obtenir la suite chronologique des événements, il faudrait commencer par la fin la lecture des cinquante et quelque petits chapitres dont se compose ce volume, faute de quoi on voit mourir, par exemple, un homme dont on n'apprend que plus bas qui il est et ce qu'il a fait, ou se terminer un conflit dont l'origine et les péripéties ne sont expliquées que dans les pages suivantes.

Des tableaux dressés par l'auteur, du point de vue spécial auquel il se place, se dégagent des rapprochements parfois bizarres. Citons, au hasard, quelques exemples : L'année 1553, qui fut celle des fiançailles de Marie la Catholique avec Philippe II, est celle aussi de la réaction préconisée par Brissot contre la pratique exagérée des saignées ; 1555 vit l'élection de deux papes : Marcel II et Paul IV, et la signature de la paix d'Augsbourg ; mais c'est aussi l'année de l'introduction des facteurs postaux à Saint-Gall et de l'expulsion des protestants de Locarno ; c'est en 1858 que parut le plus génial joueur d'échecs de tous les temps : Paul Morphy (l'auteur signale d'ailleurs d'autres champions dans ce domaine et souligne les aptitudes particulières de Clément XII pour le même jeu ; il est permis de soupçonner que lui-même y consacre d'autres de ses loisirs). L'année 1922 a été celle de la mort de Benoît XV, de Lénine, celle aussi de la révolution fasciste en Italie et de la signature d'une convention postale et douanière entre la Suisse et le Liechtenstein, l'année enfin de la découverte de l'insuline...

Le colonel-divisionnaire Bircher, docteur lui-même, fait remarquer, dans la préface qu'il a écrite pour la plaquette de son confrère, qu'un médecin abordant l'étude des personnages de l'histoire, avec les connaissances spéciales que lui confèrent sa profession et ses expériences, serait à même de jeter une lumière nouvelle sur certains problèmes. Chacun le lui concédera ; mais lorsqu'il ajoute que M. Hüssy a fourni dans ce domaine une importante contribution, celui-ci sera le premier à refuser le compliment : ce n'est pas, en effet, dans un résumé tel que celui qu'il nous donne, que peuvent être abordés des problèmes d'une nature aussi spéciale. Il est bien parlé, une fois ou l'autre, dans sa brochure, de l'état de santé de tel ou tel pape, pour excuser, par exemple, le manque d'envergure de ses initiatives ou l'absence d'énergie déployée à les poursuivre ; mais l'auteur le fait en une ligne et sans rien ajouter à ce qu'ont dit déjà les historiens des papes. C'est dommage qu'il ne se soit pas cantonné dans un domaine où il aurait pu nous être utile, nous apporter du moins des suggestions nouvelles et intéressantes, et nous le regrettons d'autant plus que M. Hüssy considère la Papauté d'un regard sympathique et porte sur les pontifes de ces cinq derniers siècles des appréciations auxquelles, à deux ou trois réserves de détail près, les catholiques peuvent parfaitement souscrire.

L. Waeber.

Gerhard Ritter : Der Oberrhein in der deutschen Geschichte. Freiburg (Breisgau) Universitätsreden. F. Wagnersche Universitätsbuchhandlung, Freiburg im Br. 36 Seiten. 1937.

Eine sehr ansprechende Schrift über die wechselvollen Schicksale der obersten Rheingegend seit Karl d. Gr. bis zur Gegenwart. Nicht voll begründet sind jedoch die gelegentlichen Ausfälle gegen die Habsburger, zumal Verfasser doch wiederum Habsburgs Verdienste um das deutsche Volkstum feststellen muß ! Unangenehm berührt in wissenschaftlichen Arbeiten der betonte Führer-Kult.

K. Schönenberger.